

Correspondance entre le modèle des coniques et la théorie de nœuds.

Je vais essayer de montrer que les modalités de LA structure sont partagées par tous, même si chez certains une modalité reste fixée et envahit tout le champ de la personne. C'est une hypothèse, une conviction personnelle, et non une certitude. Mais cette hypothèse me paraît présenter l'avantage de nous situer en dehors du racisme commun qui consiste, par l'emploi d'expressions telles que « le paranoïaque », et « le schizophrène », à rejeter la folie en dehors du cercle de l'humain auquel nous appartenons, nous et pas les autres, bien entendu, quel que soit le discours humaniste qui accompagne une si claire ségrégation.

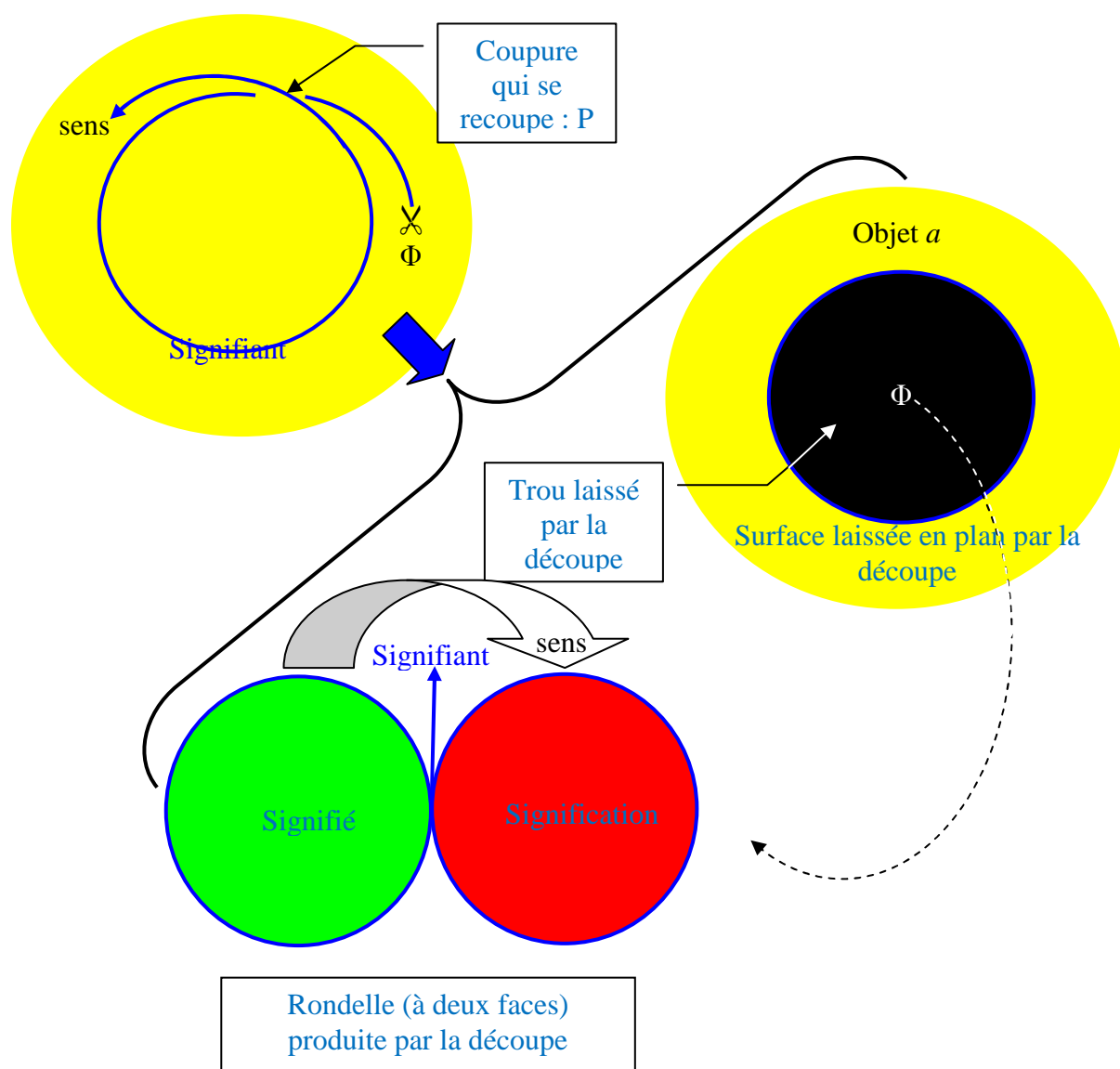
Autrement dit, cet article ne se veut pas affirmation idéologique, contrairement à ce qui se fait sous forme faussement scientifique et classificatoire, mais position d'une hypothèse et appel à contributions. Si, sortant de la position idéologique dominante, chacun peut témoigner de ses moments de folie, il pourra d'autant mieux accepter de se sentir en résonance avec ceux dont c'est le lot quotidien.

Lacan est resté extrêmement paradoxal là-dessus : d'un côté, s'opposant violemment à Henri Ey, il fait une démonstration magistrale de ce que la folie fait partie de l'homme (dans *la science et la vérité*), mais de l'autre, il lui arrive de parler du « paranoïaque » et du « schizophrène » (mais, rarement, il est vrai), voire de « l'hystérique » et de « l'obsessionnel » comme autant d'entités objectales dignes autant du microscope du scientifique que du face-à-main de la bourgeoise.

Le problème est toujours celui de la reprise d'une fonction par une autre fonction, soit :

La recoupe de la coupure, ou encore la reprise de la castration (Φ) par le Nom-du-Père (P). ou encore : la fonction fonctionne certes mais pour fonctionner complètement il faut qu'elle puisse s'appliquer à elle-même, ce qui peut se traduire par : se nommer elle même.

La façon la plus simple, à mon sens, de poser le problème, est celui d'une coupure qui se recoupe :



Coniques et nœuds

Les coniques donnent aussi une bonne écriture de cela, de surcroît dans le droit fil de la piste indiquée par Lacan dans la suite de ses schémas L, R et I. Il s'agit de parvenir à circonscrire un espace, c'est-à-dire de séparer un dedans et un dehors : c'est autant l'inscription d'une image du corps comme matrice du moi que fabrication d'un signifié avec son envers de signification. Cette circonscription n'est bien sûr jamais parfaite. Ça ne cesse pas de déborder, comme en témoignent les formations de l'inconscient. La différenciation du dedans et du dehors comme celle du signifié qui n'est pas tous les autres signifiés s'apparente à la négation forcluse, tout ce qui déborde ou qui fait reste dans cette division s'assimile à la négation discordantielle.

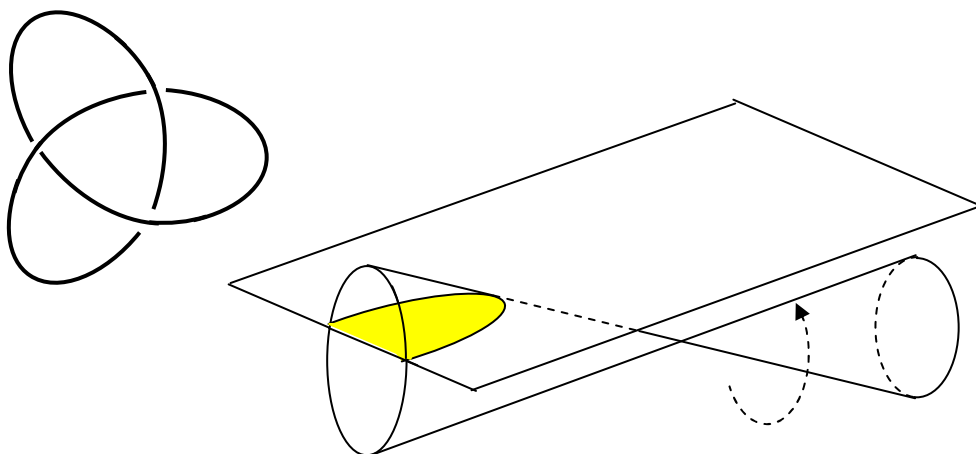
Cette question du dedans et du dehors ne cesse de parcourir les rêves que je fais concernant les analysants ; je me crois en dehors, puisque je suis un autre, mais ils sont en moi car leur représentation vit sa vie plus ou moins autonome dans les arcanes dynamiques de ma mémoire. Il en est de même pour eux, puisqu'ils me font part de leurs rêves à mon propos. Je n'en parle pas car ce serait faire une erreur sur le sujet de l'énonciation, autrement dit sur l'articulation de la coupure et de sa recoupe. S'ils ne sont pas là pour répondre à ce que je dis d'eux, ils ne peuvent recouper cette coupure que ma parole trace. Par contre, parlant de mes rêves, à vous lecteur, vous êtes là pour recouper éventuellement mon dire, non par une interprétation autre, mais par une réaction quelconque, notamment sur le plan de la théorie que j'en dégage. Par contre en séance, je suis là de même, pour recouper leur dire, en le questionnant ou en indiquant simplement qu'il a été entendu.

Le trèfle donne une apparence de courbe fermée. Définit-il un espace fermé pour autant, un dedans et un dehors ? oui si on considère les deux dimensions de son plan d'écriture et sa surface d'empan. Non si on se situe sur son tracé qui ne cesse de passer de dedans à dehors. Non, si on considère la troisième dimension : chacun des arcs qui le compose est à la fois dessus et dessous. On ne peut pas faire du forclusif avec ça. Ça reste discordantiel. C'est comme la rencontre d'un réel. On ne peut pas trancher : c'est dessus ou c'est dessous, c'est dedans et c'est dehors. La coupure échoue. C'est donc équivalent à une coupure circulaire qui ne parvient pas à se recouper elle-même en établissant la dimension dedans-dehors.

C'est donc équivalent aux courbes non fermées engendrées par la rencontre d'un cône et d'un plan : parabole et hyperbole. Tout se passe comme si on tentait à l'infini d'opérer cette division impossible entre dessus et dessous ; Cependant l'hyperbole présente deux courbes distinctes. Elle est donc plutôt équivalente de l'enlacement, dans laquelle nous avons deux ronds de ficelle distincts, avec pourtant la même aporie d'écriture : chaque arc est à la fois dessus et dessous.

Donc :

La parabole c'est le trèfle et la schizophrénie,



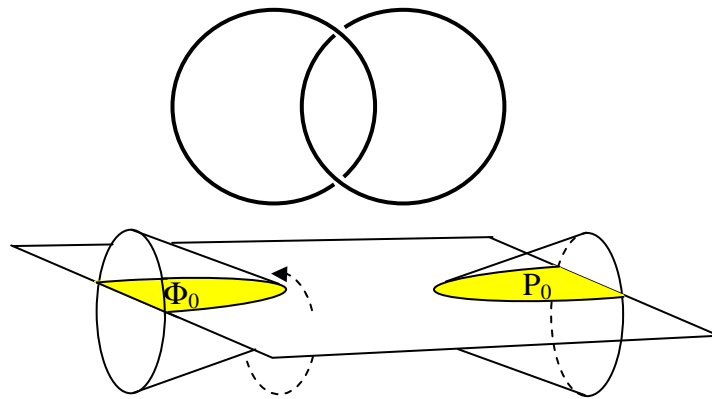
Cela traduit l'infinité des discours qui ne peuvent se finir, comme les phrases inachevées de Schreber, mais aussi ces discours qui rebondissent d'une sonorité à une signification sans jamais trouver de conclusion. On rencontre ça aussi bien dans la dite manie que dans les rêves de tout un chacun. Non pas tous les rêves mais, par exemple, ceux qui mettent en scène une poursuite infinie ou le rêveur est poursuivi par une entité malfaisante. Malgré tous les avatars,

la poursuite ne se clôt jamais, avec des variantes où il n'est pas possible d'avancer pour cause de paralysie, de boue, de colle et autres difficultés. La seule manière d'en sortir reste le réveil angoissé, qui équivaut à un basculement brutal du plan dans l'une des figures suivantes.

Je ne serais pas loin de ranger l'infinie répétition d'un symptôme de la névrose dans ce modèle-là. Certes, vous me rétorquerez qu'un symptôme possède une signification, qui cherche à l'infini à se faire savoir. Ici il n'y en a pas, mais ça cherche à l'infini à en boucler une. Mais tant qu'une signification n'a pas été entendue, tout ce passe comme si ce n'était pas une signification, soit l'envers potentiel d'un signifié : pour boucler n'importe quel signifié, il y faut l'écoute et la réponse de l'autre. C'est cela, la recoupe, ou encore la fermeture d'un espace.

Les rêves de fin du monde, de ruine, d'objets qui se cassent à l'infini ne sont pas étrangers à cette modalité de la structure, correspondant aux délires de même apparence.

L'hyperbole c'est l'enlacement et la paranoïa.



Cette forme peut se lire comme une tentative d'établir un moi en opposition aux autres et en définitive à l'Autre. C'est une tentative ratée d'établir un dedans et un dehors en séparant radicalement deux champs, mais ce sont deux champs infinis. Il se peut que ce genre de tentative envahisse tout le champ environnemental de quelqu'un mais c'est aussi présent chez tout un chacun.

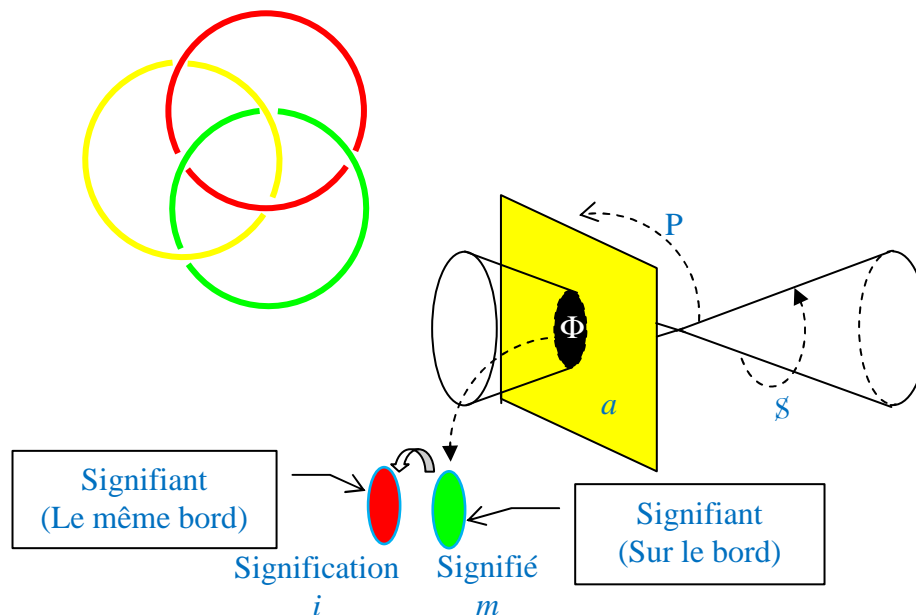
Ainsi j'avais donné cet exemple personnel : lorsque je ne retrouve pas un objet dans la maison, la première pensée qui me vient c'est : elle me l'a pris, elle, ma compagne, bien sûr. Il s'agit d'une projection de la menace de castration. Ça peut ne pas durer très longtemps. J'ai eu aussi pas mal de rêves dans lesquels la police me suit (en identification aux dires d'un de mes analysants), et où le monde entier est ligué contre moi (idem, persécution), des rêves dans lesquels je suis aimé d'une personne qui ne me connaît pas et ne m'aime pas (érotomanie), des rêves dans lesquels je mets en scène un rival (jalousie).

Tout cela, chez moi comme chez ceux qu'il m'est donné d'écouter, tout cela tourne autour de la castration comme signification, et du Nom-du-Père comme agent de la castration, c'est-à-dire coupure qui devrait recouper la première mais échoue toujours quelque part dans cette tâche de recoupe, même si elle y réussit ailleurs. Quand je dis « chez moi » et « chez les autres » je témoigne aussi malgré moi de la paranoïa commune, car la castration comme sa reprise par le Nom-du-Père est un processus qui se produit de l'un à l'autre, c'est-à-dire

« entre ». L'interpréter dans le cadre d'une personnalité précise, hors de moi, c'est déjà une manifestation de paranoïa. Car chez tous, il y a une partie de moi constituée avec un dedans et un dehors, sphérique, et une partie dont le voisinage est asphérique, flou, incertain, dont on ne sait s'il est à moi ou à l'autre car c'est moi qui attribue tel trait à l'autre... y compris, et surtout, si c'est ce trait de la paranoïa que j'attribue à l'autre. Dans cette formulation on entend bien la résonance de l'hyperbole : je peux bien me situer sur l'une des branches et regardant fonctionner l'autre comme si ce n'était pas moi, mais c'est bien la même fonction : $y = 1/x$.

Ainsi ai-je pu repérer, dans de nombreux rêves, l'intervention de la castration telle qu'elle se met en œuvre dans le transfert avec l'intervention de mon propre père comme nomination onirique de cette fonction à l'œuvre.

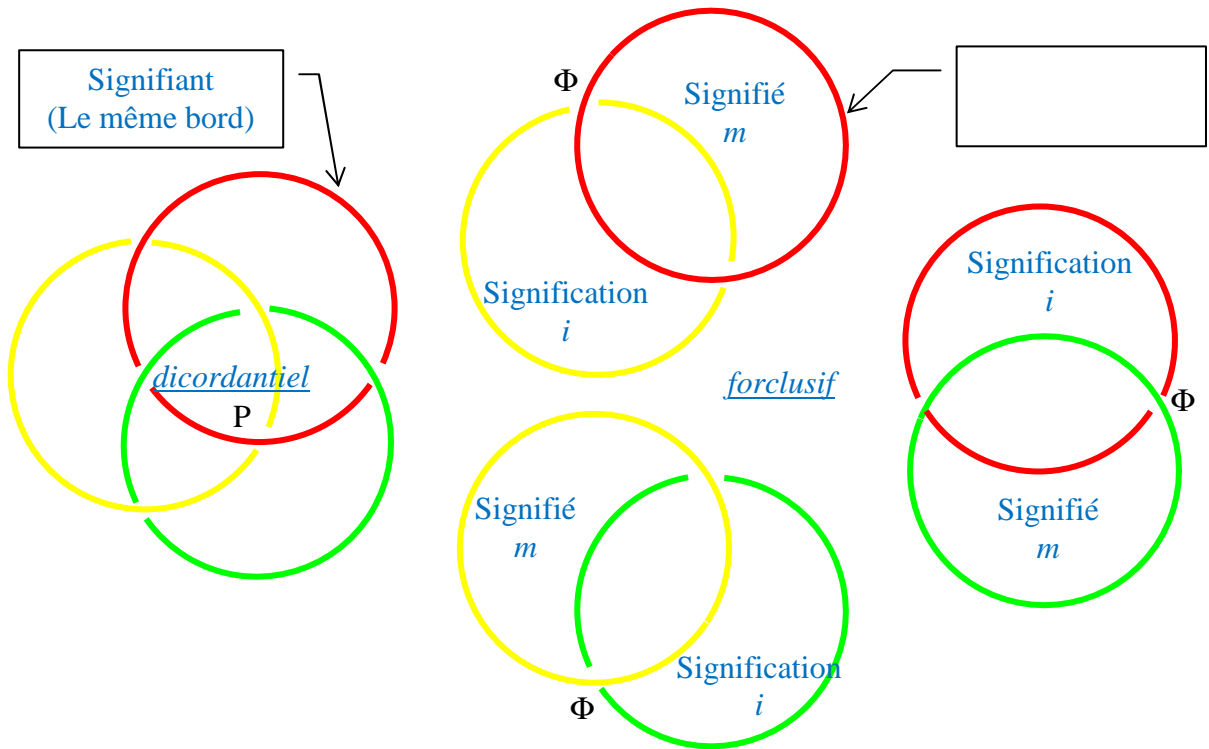
Dans la névrose, il est possible de délimiter un dedans et un dehors, donc une image du corps, un moi, et des signifiés. C'est l'équivalent du nœud borroméen.



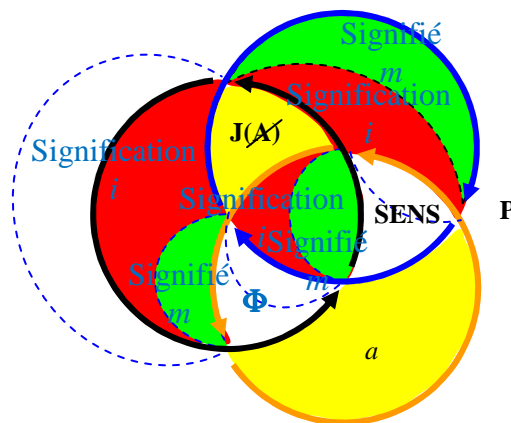
Car, dans le nœud borroméen, chaque rond est sur un autre *et* sous un autre. Le discordantiel est sauvegardé dans cette formule, mais on peut y articuler un forclusif : pris deux à deux chaque rond peut se définir précisément comme dessus *ou* dessous :

P = reprise de la coupure en nouage

Φ = coupure entre dessus et dessous



Ici Φ et P sont difficilement localisable ; ils sont le nouage même; ou alors il faut faire une analyse de ce nouage par retournement de chaque rond l'un après l'autre ce qui donne la version coloriée de la surface d'empan, comme ci-dessous :



La conique correspondante, ellipse ou cercle, remplit la condition de fermeture d'une image du corps, d'un signifié et d'une signification.

On remarquera la position d'exception du cercle : une seule position du plan perpendiculaire à l'axe du cône, peut engendrer cette forme régulière. Autrement dit, s'il y a une normalité, c'est l'exception. L'autre exception est la parabole : seule la position strictement parallèle à la directrice du cône permet d'y accéder. Ce qui mettrait la schizophrénie en position d'exception par rapport à la paranoïa. Ça, c'est le modèle qui le dit, et c'est difficile de savoir si le modèle a forcément raison à tout coup. Il prédit que les formes

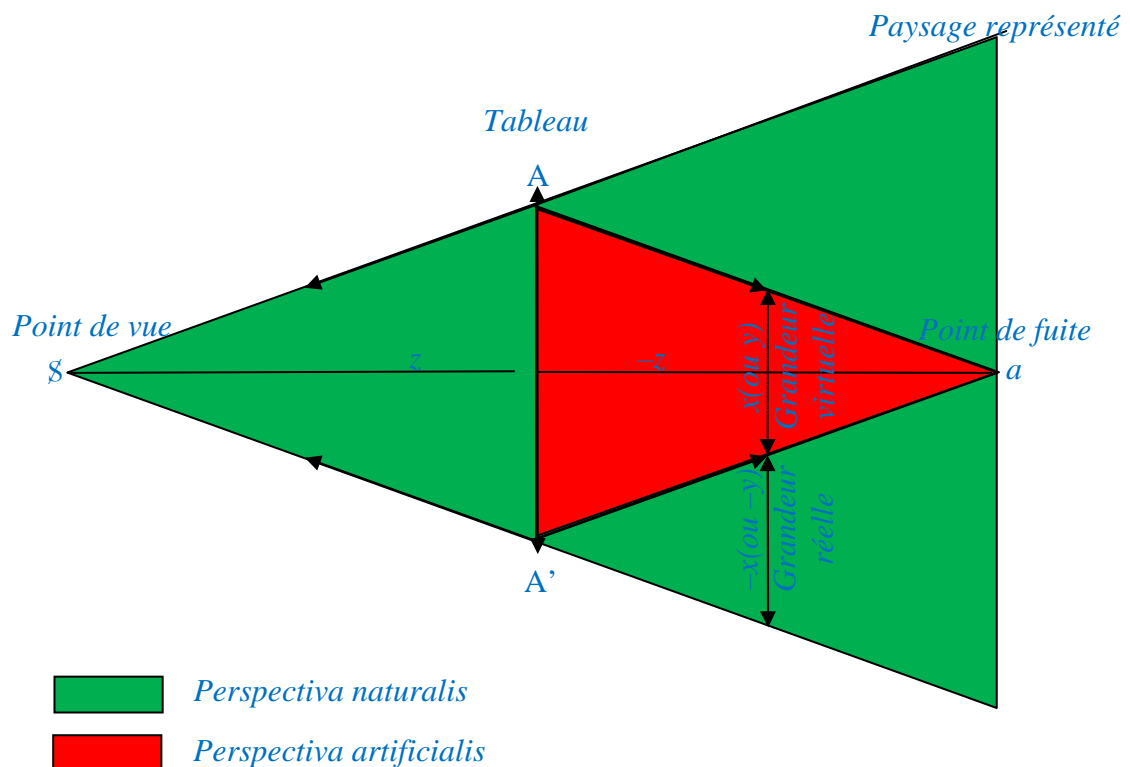
les plus fréquentes sont les ellipses et les hyperboles, autrement dit la névrose commune et la paranoïa commune. L'ellipse a servi de modèle aux anamorphoses.

Si le tableau en perspective donne une image exacte de la réalité, telle le cercle, l'anamorphose en donne une image déformée, comme la célèbre tête de mort qui flotte sur le devant des *Ambassadeurs* de Holbein. Ce serait le modèle pour nos névroses communes qui font que nous ne nous accordons pas toujours sur la façon d'interpréter la réalité... ou les *Ecrits* de Lacan.

Ce que nous dit le modèle des coniques, en définitive, c'est que l'inclinaison du plan par rapport au cône détermine notre rapport à la réalité, en tant qu'il détermine la modalité de la découpe que nous opérons dans le champ perceptif. Cette inclinaison va déterminer si la découpe va être finie ou infinie, double ou simple. Elle mérite donc d'être appelée Nom-du-Père. Le sujet, c'est le mouvement de rotation de la directrice autour du point fixe, qui opère la découpe dans le plan en *fonction* de cette inclinaison, en *fonction* du Nom-du-Père. La castration sera alors la découpe comme telle, Φ , qui détermine si nous allons nous contenter d'un contenu circonscrit ou non.

Le rapport à l'invention de la perspective n'est pas fortuit. Celle-ci a été présentée à l'origine comme une véritable découpe que le tableau opère dans la *perspectiva naturalis* pour en faire une *perspectiva artificialis*, à l'encodage précis. On peut dire que l'invention de la perspective ne concerne pas seulement les amateurs d'art : ce fut une première théorisation des rapports du sujet à l'objet dans laquelle le sujet est d'emblée identifié à l'objet. L'originalité tient ici dans le fait que la perspective donne le code mathématique précis de cette identification.

Ce n'est pas d'autre chose dont il est question en psychanalyse : le transfert identifie le sujet à son objet dans le cadre d'un code précis, dont il est possible de donner aussi la formule mathématique. Celle de la perspective y convient finalement très bien.

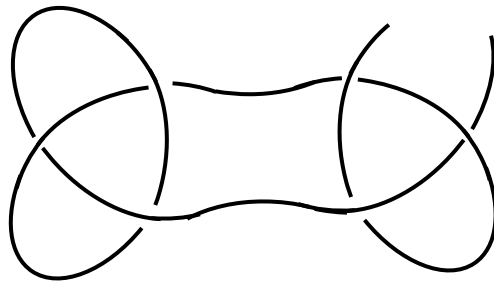


L'identification du point de vue au point de fuite nous donne la formule lacanienne du fantasme : $\$ \diamond a$, que l'on voit écrite autour du poinçon que forme la projection de la *perspectiva artificialis* dans la *perspectiva naturalis*. La découpe qu'opère le tableau est identique à celle du miroir dans le schéma optique de Lacan : c'est le codage A.

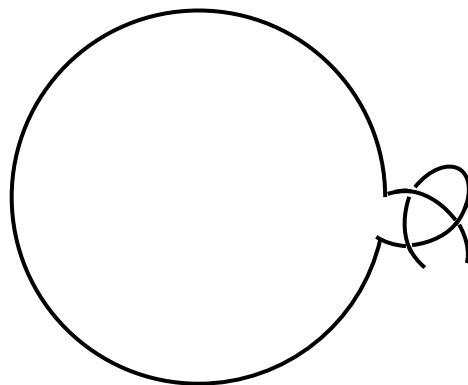
On comprend la facilité avec laquelle le plan, théoriquement du moins, peut passer d'une inclinaison à une autre. C'est moins facile dans la théorie des nœuds, mais en fait tout concorde, pour peu qu'on y prête attention.

D'un nœud à l'autre

Lorsqu'on coupe un trèfle, on n'obtient rien sauf un bout de ficelle. Ça défait le nœud, c'est tout ; qu'avons-nous comme possibilité de réparation ? Faire un nouveau trèfle dans la ficelle coupée, ce qui ramène au cas de figure précédent. Ce qui montre que rien ne se fait sans le nœud de trèfle comme base : il n'y a pas de rond de ficelles dans la nature ; il faut d'abord le constituer, et pour cela, le trèfle est le minimum. Deux, c'est mieux comme tout un chacun a pu l'expérimenter au niveau de son lacet de chaussure. Le deuxième contribue à fixer le premier. C'est possible et c'est un cas de figure qui peut se produire en donnant peut-être le modèle du *Double* de Dostoïevski, ou de la dame au démon dont j'ai parlé dans mon livre qui vient de paraître, « Le Rêve de l'Analyste ».

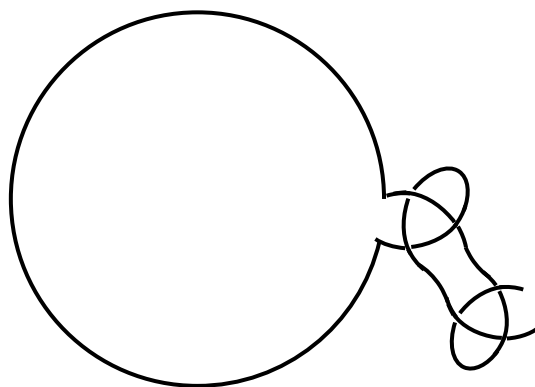


On peut ensuite raisonner sur le rond en faisant abstraction du trèfle qui le fait tenir, et donc de la castration de base qui est au bout :



Si ce gonflement d'une boucle peut contenir une représentation, on voit bien que celle-ci sera toujours inachevée. Il manquera toujours quelque chose pour finaliser la boucle.

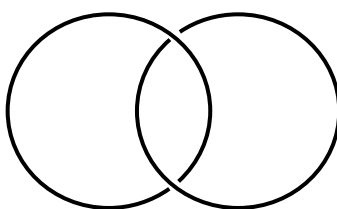
...et ça tient mieux comme ça :



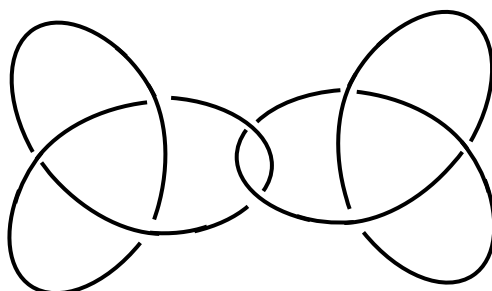
...mais ça ne finalise toujours pas la boucle, ce dont le trèfle rend compte comme tel en ne permettant pas de distinguer un dessus et un dessous. Ici, l'infini virtuel des branches de la parabole se transforme en un in-fini actuel.

Comme l'image au miroir peut faire tenir un moi avec un dedans et un dehors. On voit bien qu'on peut tout aussi bien gonfler une boucle de l'autre nœud, ou n'importe quelle autre boucle, ce qui nous donne une idée du délire des grandeurs. On peut imaginer aussi une succession de trèfles à l'infini, car les deux bouts continuent d'être libres et le seront toujours.

Par contre, si on coupe deux fois le trèfle initial, on se trouve en présence de deux bouts de ficelles qu'il est possible de lier ensemble par un enlacement.



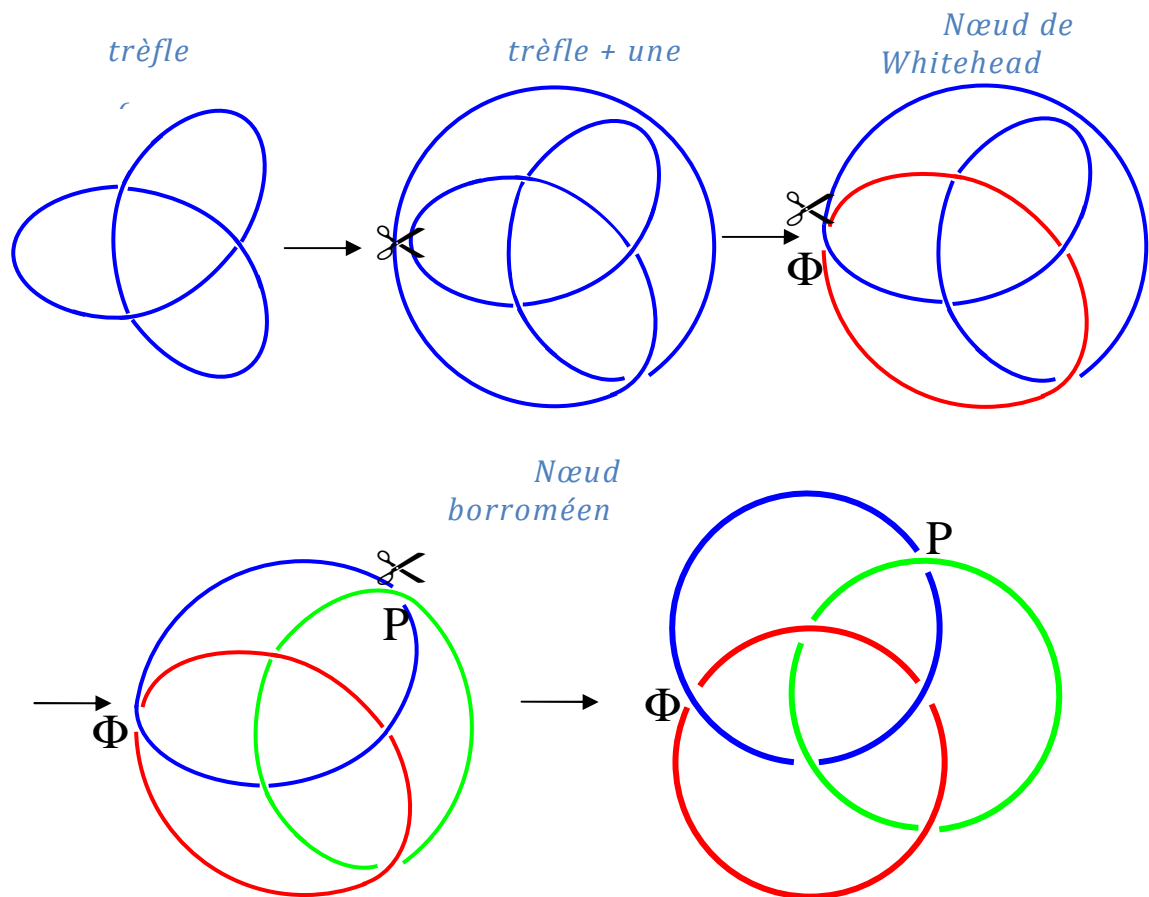
Ce qui est une simplification de l'opération que nous venons de faire, qui, stricto sensu se présente ainsi :



On peut choisir d'oublier la castration primitive, la dissociation fondamentale des représentations et des choses, et raisonner seulement sur les ronds de ficelle et leur écriture, dans laquelle l'infini, c'est-à-dire le discordantiel, se lit toujours dans une impossibilité de trancher entre dessus et dessous. Il s'agit d'un encodage littéral de l'infinitude fondamentale de tout rond de ficelle.

Mais ici c'est d'enlacement dont il s'agit. La transformation littérale de la problématique en écriture de nœud reste la même que la précédente : pas de possibilité de trancher entre dessus et dessous, mais il y a quand même deux ronds, comme l'hyperbole présente deux branches. Et comme précédemment, l'infini virtuel de ces deux branches est transformé dans cette écriture en un infini actuel.

Il existe une autre possibilité qui consiste, au lieu de gonfler une boucle, d'ajouter une torsion à l'une d'elle et d'en entourer la structure :



Ces deux coupures avec raboutage convenable sont donc équivalentes au mouvement d'inclinaison du plan dans le modèle des coniques. Pas tout à fait cependant, puisqu'il faut établir cette distinction : la coupure Φ , je l'avais repérée dans le mouvement de la directrice du cône, opérant de ce fait la coupure dans le plan. D'un autre côté c'est bien de l'articulation de ces deux coupures dans les nœuds qu'on passe du trèfle au nœud borroméen, de la même façon qu'on passe de la parabole à l'ellipse et au cercle par l'articulation du mouvement de la directrice et de l'inclinaison du plan. Et c'est pas mal d'avoir à s'assouplir l'esprit pour passer d'une représentation à une autre, de façon à accéder au concept de manière plus dégagée de l'imaginaire des figures, soit en un mot : de manière symbolique.

Le nœud de Whitehead intermédiaire entre le trèfle et le nœud borroméen est à deux ronds mais il est distinct de l'enlacement. Dans ce dernier chaque rond emprunte le trou de l'autre ce qui peut être lu comme une figure de l'inceste. Dans le Whitehead, aucun rond ne

passé dans le trou de l'autre, ce qui peut être lu comme le fantasme d'inceste, non un inceste réel. Cependant il est impossible, dans ce nœud, de déterminer quel rond est dessus, quel rond est dessous. Leurs positions sont d'ailleurs parfaitement interchangeables, le rond plié pouvant se déplier pour venir à la place du rond sans pli qui alors est obligé de se plier à sa place. Ceci donne une bonne écriture du manque d'orientation du fantasme, au sein duquel on ne peut savoir, comme dans le rêve, si on est dans la réalité ou pas.

J'ai évoqué trop rapidement des pensées et des rêves destinés à montrer la continuité de la structure. Plutôt que d'aller chercher des rêves anciens qui évoqueraient un désastre de fin du monde ou un complot universel contre moi (je devrais peut-être, alors je le ferais un jour) je vais faire avec ce que j'ai sous la main, soit, un rêve récent :

Une bombe atomique va se poser près de nous dans le lagon ; elle est tirée par un cerf volant, ou quelque chose comme ça. Mais au moment où elle se pose, c'est trop tard. On y peut plus rien sauf si on arrive à la désamorcer à temps. L'un de nous, un homme en costume-cravate se jette à l'eau avec son attaché-case, il suit la bombe qui est à présent tirée par un requin. Ce requin ne ressemble pas à un requin, à part qu'il fait poisson. Mais il ne circule pas la bouche ouverte pleine de dents, on dirait qu'il n'a pas de bouche, d'où son aspect placide. L'homme arrive devant lui. Il y a un face à face très proche. Je me demande pourquoi il fait ça au lieu de s'occuper de la bombe. Le requin a l'air toujours aussi placide jusqu'au moment où il ouvre une bouche toute ronde et pleine de dents. Des dents beaucoup plus longues que celle des requins normaux. Et cram, il mange une joue de l'homme (qui est moi en fait). il remonte à la surface, et je me demande pourquoi il ne s'occupe pas de sa joue. Il faudrait faire quelque chose, recoudre, greffer, je sais pas... et la bombe ? réveil.

Le temps et l'analyse ont fait que mes fantasmes à caractère schizophréniques se sont calmés. Mais il en reste des traces : cette bombe atomique risque de tout anéantir. C'est un phallus bien sûr, mais il n'est pas obligé d'être aussi dévastateur, et en définitive, il ne l'est pas. Mais c'est une menace qui reste, comme si l'obtention d'un moi, avec un dedans et un dehors restait problématique, attachée telle le cerf-volant à l'œuvre de la coupure phallique. Dans certains textes notamment de Lacan vous trouverez ça sous le vocable d'angoisse du corps morcelé. Je pense qu'il s'agit des traces d'une étape par laquelle nous passons tous. Certains y restent, d'autres y retournent. Et ce fantasme se module en diverse formes d'anéantissement de la planète, de la maison ou du corps.

La menace d'anéantissement universel se transforme alors en menace de castration ce que porte la figure du requin : son absence de bouche est d'abord un déni du sexe féminin. Mais ensuite, il ne s'agit plus d'anéantissement, mais de perte d'un morceau du corps, ici, une joue, n'importe quelle partie du corps pouvant faire métaphore de la perte phallique. Comme pour l'anéantissement universel, la castration s'est calmée avec le temps et l'analyse. Tout se passe comme s'il y avait castration sans que cela prêle à conséquence. Je suis clivé : d'un côté la castration est là avec cette joue manquante, sans que ça me pose le moindre problème, de l'autre je m'angoisse de ce qu'il fondrait songer à réparer ça qui rappelle qu'au-delà, il y a encore la menace d'anéantissement universel revenant dans cette dernière notation du rêve : *et la bombe ?*

La théorie de la coupure qui se recoupe s'entend bien, de même que la coupure du plan par le cône. La théorie des nœuds prend le contrepied en mettant l'accent sur ce qui lie plutôt que sur ce qui sépare : mais en définitive c'est la même chose puisqu'on a aussi besoin de coupures pour en arriver au nœud comme tel, le nœud borroméen.

L'homme en costume cravate est ma doublure en tant que je m'identifie à mon père (je ne porte jamais ni costume ni cravate) : c'est lui qui vient opérer la recoupe de la coupure, au sens où la coupure s'applique à lui comme aux autres, mais son intervention a quand même sauvé le monde. L'opération n'est pas parfaite, évidemment, sinon quelle serait la raison d'en rêver ? Le rêve (comme le symptôme, mais il est plus économique de rêver) est toujours là pour tenter de suturer une faille à jamais présente, comme celle de la ficelle de base qui aura toujours quelque bout libre qu'on ne pourra jamais lier. Celle qui relie au cerf-volant par exemple que je ne saurais rattacher à rien. Comme le plan de découpe qui sera toujours plus grand que toutes les découpes de signifiés qu'on pourra y opérer. Comme la surface d'empan du nœud borroméen qu'on ne pourra jamais complètement orienter.

Tout cela est dit beaucoup trop vite, mais constitue en quelque sorte le programme de mon séminaire de cette année, sachant que je vais le traiter surtout à partir du modèle de la perspective en étudiant de nombreuses toiles du 15^{ème} siècle... et toujours les rêves, bien sûr puisqu'on ne peut pas faire une théorie de l'inconscient si on ne se réfère pas à l'inconscient.